

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
La Louisiane et au Mississippi...
Pour les États-Unis, un an...
Par mois...

Un Relevement Facile

Il n'est pas juste de permettre à l'Allemagne vaincue de se tirer d'affaires avec un fardeau plus léger que celui des vainqueurs.

New-York.—L'Allemagne, qui s'est délibérément laissée glisser vers la banqueroute, pourrait se relever et assurer la juste solution du problème des réparations, en payant ses dettes. Ce qu'elle a fait dans le passé permet aisément de prévoir ce qu'elle peut faire. Si l'Allemagne décidait de tenter un nouvel effort financier, elle saurait, en très peu de temps, restaurer sa situation économique et la rendre sans rivale en Europe. M. Ellis Barker, éminent économiste anglais, dit: "La valeur actuelle des principales ressources constituant la richesse de l'Allemagne est plus grande que jamais, aujourd'hui."

La France, qui était considérée avant 1914, comme le "banquier du monde", se trouve, aujourd'hui, chargée d'une dette énorme due en très grande partie aux conséquences de la guerre déclarée contre elle par l'Allemagne. Serait-il juste de permettre à l'Allemagne vaincue de se tirer d'affaires avec un fardeau plus léger que celui des nations victorieuses? Le temps nécessaire pour remplir ses obligations lui étant accordé, l'Allemagne pourrait facilement verser une somme assez forte pour payer les réparations réclamées par les nations alliées. La France a droit à 52 pour cent des réparations. Il est quelquefois dit qu'il n'est pas juste d'imposer de lourdes taxes aux générations futures et de les faire payer pour les péchés de la génération actuelle; d'autant plus que, dans cinquante ou soixante ans, le peuple allemand ne comprendra pas pourquoi il aurait à payer les dettes des ancêtres. A cette objection, la réponse est que, dans de tels cas, le temps est le facteur le plus important. Après un très petit nombre d'années, l'origine d'une dette nationale est habituellement oubliée par le peuple qui doit la payer. Ainsi, en 1914, le peuple français payait encore l'intérêt sur des obligations nationales contractées à l'époque des guerres de la révolution et des guerres napoléoniennes. Personne ne songeait, cependant, à répudier ces obligations parce qu'elles n'étaient pas fraîches. Récemment, l'Angleterre s'est entendue avec les États-Unis pour payer sa dette dans l'espace de soixante-deux ans et aucun Anglais ne pense que les générations futures trouveront injuste une telle décision.

Le peuple français est prêt à admettre que le cas serait différent, s'il s'agissait d'une indemnité de guerre imposée à l'Allemagne; mais il n'est demandé à l'Allemagne que des réparations pour les dommages matériels causés à la France. Serait-il plus juste de taxer lourdement les générations futures de la France pour permettre au gouvernement français d'exécuter les travaux de reconstruction et de payer les pensions de guerre, sans exiger de l'Allemagne des réparations substantielles?

Avances à l'Allemagne

Elles se monteront à la fin de l'année à plus de 111 milliards de francs

Paris.—A la fin de l'année courante la France aura avancé pour le compte de l'Allemagne, chapitre des réparations, la somme de 111,255,000,000 de francs, d'après une computation du député Eyraud.

Au commencement de l'année, dit le rapport de M. Eyraud qui a été présenté le 2 juillet à la Chambre, la France avait dépensé 87,740,000,000 de francs et la commission des réparations l'en crédite pour une somme de 1,780,000,000 de marks-or, la totalité de laquelle a été absorbée par le coût de l'armée d'occupation et par les avances portées au compte de la France d'après l'accord de Spa pour des envois supplémentaires de charbon. Par conséquent la France, en outre de ne rien recevoir pour les réparations, était endettée de plus de 1,000,000 de marks-or sur le compte de l'Allemagne.

Le rétablissement du programme de reconstruction dans les régions dévastées demandait 44 milliards de francs, et en vue de la nature problématique des futurs paiements allemands elle devra trouver deux milliards pour les dépenses de l'année courante dont la totalité monte à treize milliards et demi. Le solde est fourni par certaines recettes provenant de la location d'habitations temporaires et de la vente de l'excédent des stocks du ministère des régions libérées.

SA NOURRITURE
Le médecin.—Ce qu'il vous faut c'est quelque chose pour aiguiser votre appétit. Quelle est votre occupation?
Le patient.—Avaler de sabre dans un cirque.

Pour Certains Pessimistes

A l'intention de certains pessimistes impénitents, nous croyons devoir résumer ici l'opinion des experts sur la situation actuelle de la France considérée au double point de vue financier et économique.

La situation financière de la France, d'après ces experts, peut encore causer quelque inquiétude, étant données les obligations auxquelles ce pays doit faire face, mais, en revanche, sa situation économique est très satisfaisante. L'étroite liaison qui existe entre ces deux domaines permet même d'espérer une solution heureuse des problèmes que pose l'équilibre budgétaire.

Les statistiques douanières ont toujours constitué un indice précieux de l'activité économique d'un pays. Or, celle qui vient de publier l'Administration des Douanes sont particulièrement intéressantes. Dans le seul mois de Mars, les importations se sont élevées à 2,486 millions de francs et les exportations à 2,474 millions, soit à un montant à peu près égal. Si les chiffres devaient être acceptés tels qu'ils nous sont donnés, ils seraient insuffisants pour justifier nos espoirs, mais il faut leur faire subir une correction qui augmente notablement leur intérêt. En effet, les entrées sont évaluées d'après les déclarations des acheteurs contrôlées par le Service des Douanes en vue de la perception de la taxe sur le chiffre d'affaires, c'est-à-dire à leur valeur actuelle. Les sorties, au contraire, sont calculées d'après les taux des-marchandises en 1921. Or, en 1921, les prix étaient notablement inférieurs à ceux de 1923 (environ le 20 pour cent), de sorte qu'il faut, pour obtenir la valeur réelle des exportations, corriger les chiffres donnés dans le sens d'une augmentation. Ainsi, on se trouve en présence d'un excédent appréciable des sorties qu'on peut estimer sans exagération à 500 millions de francs environ.

A cet excédent s'ajoutent les exportations dites "invisibles," car la France bénéficie actuellement des capitaux dépensés sur son territoire par les touristes étrangers. Ceux-ci ont déjà fait leur apparition, et ils seront, d'après les demandes de passeports, plus nombreux que les années précédentes. La balance de la France va donc être dans les mois qui vont suivre fortement créditrice. C'est dire que notre franc ne tardera pas à remonter.

PETITS CONSEILS

Vitres tachées de graisse.—Couper un oignon en deux et frotter les vitres avec la partie coupée, essuyer, achever ensuite le nettoyage comme à l'ordinaire.

Nettoyage des vases ayant contenu de la peinture.—Verser dedans de l'eau et ajouter quelques cristaux de soude; laisser tremper, la peinture finit par se détacher presque seule, on aide en frottant un peu. On réussit également très bien avec de l'acide phénique à 50c, ou plus simplement avec du pétrole.

Enlever le mastic d'un carreau.—Lorsqu'un carreau est posé depuis longtemps le mastic est très dur et on ne peut l'enlever que morceau à morceau en frappant avec un marteau sur un couteau; c'est long et pénible. Si le carreau n'est pas brisé, on cherche à l'enlever sans le briser, il est rare qu'on y arrive si on enlève le mastic comme on vient de l'indiquer. Voici un moyen qui réussit très bien: tremper un bout de chiffon dans l'ammoniaque et le passer sur le mastic; au bout d'un moment la surface du mastic devient molle; recommencer l'application d'ammoniaque trois ou quatre fois; au bout de quelques heures le mastic est absolument mou et s'enlève facilement avec un couteau sans frapper.

Entretien des brosses et pinceaux.—Toutes les fois que l'on s'est servi de brosses ou pinceaux pour étendre de la peinture ou du vernis, il faut les nettoyer. Si on les laisse sécher, sans prendre cette précaution, ils deviennent durs; et plus tard si au moment de s'en servir on veut les nettoyer, il n'y a pas moyen car on est obligé de les laisser tremper une bonne journée; de plus, comme on veut que toujours aller trop vite, on casse les soies du pinceau. Les peintres de profession mettent leurs pinceaux tremper dans l'eau seconde, c'est-à-dire de l'eau contenant de la potasse en dissolution; on peut remplacer la potasse par des cristaux qu'on a ordinairement à la cuisine, le nettoyage est moins rapide mais se fait également très bien. On va beaucoup plus vite en trempant le pinceau et en le maniant dans l'essence de térébenthine; pour un pinceau qui n'est pas gros, c'est le moyen préférable. Pour les pinceaux qui ont servi au vernis japonais, l'essence ne produit guère d'effet, on réussit bien en faisant tremper le pinceau pendant une nuit dans de l'eau de savon ou de l'eau avec quelques morceaux de cristaux. L'acide phénique à 50c est très bon pour nettoyer les pinceaux remplis de couleur durcie; il est plus actif que l'eau de soude.

PERDU DANS LA NUIT
Un cycliste ayant perdu son chemin dans l'obscurité voit un poteau sur lequel il y a un avis. Il grimpe au poteau et lit: "Fraischement peintur."

La Dame Blanche et Reine de Prusse

(LEGENDE HISTORIQUE)
Il est tout à fait avéré que la Dame blanche des Hohenzollern, qui parcourt leurs palais quand un malheur menace la dynastie, n'est autre que le fantôme d'une pauvre demoiselle qui servit de modèle à la fameuse vierge de Nuremberg. Un margrave de Brandebourg fit exécuter, dit-on, cet instrument de supplices, renouvelé de Moloch, en s'inspirant des traits de la pauvre demoiselle. Et celle-ci, des abîmes de l'éternité, poursuit depuis lors la maison de Prusse d'une haine justifiée et forte.

Sa Majesté Sophie-Louise de Mecklenbourg-Grahov, femme du roi Frédéric Ier de Prusse, qui porta chez les Hohenzollern le germe de la folie héréditaire, était une princesse pauvre, chaste et jalouse qu'avaient grisées les nouvelles grandeurs de la petite maison de Brandebourg. D'esprit prosaïque et discret, elle estimait très sotte la tradition de la Dame blanche et, dans son orgueil de personne sceptique, il lui arriva de dire un soir au château de Potsdam: — Ce n'est point la Dame blanche assurément qui saurait nuire aux destinées de notre maison, à laquelle Dieu réserve un incomparable avenir.

Sur quoi elle s'en fut coucher après un lourd cérémonial qui suivit un souper somptueux.

C'était, je crois, le 20 août 1720. Une chaleur accablante tombait dans sa chambre mal aérée, sous les tapisseries de haute lice; les baldaquins surchargés d'or et les rideaux de brocart d'argent.

La reine se coucha. Ses dames éteignirent les torches et laissèrent derrière elle le silence d'une nuit serrene, à peine troublée par le vol coiteux des chauvres-souris et le triste lullulement d'une chouette juchée sur une vieille tour.

Vers une heure du matin—une heure et demie peut-être?—Sa Majesté se réveilla, surprise par un froid léger et un sentiment tout particulier d'angoisse.

Cette angoisse ne déçut point quand elle sentit—plutôt qu'elle ne vit—une main blanche soulever une lourde portière de velours de Gènes.

Alors une lueur, tout à fait extraordinaire, illumina peu à peu la pièce. Très extraordinaire, en effet. Cette lueur était bleutée, répandait des "rayons froids" et ne faisait aucune ombre dans aucun coin. C'était incontestablement ce que les occultistes appellent la lumière astrale.

Et cette angoisse crut encore quand la reine vit ce qu'elle ne voulait point voir: l'image presque transparente et fluide—au pied de son lit—d'une demoiselle vêtue à l'antique d'une robe à vertugadin blanc. Le visage semblait beau. Mais il eût été à peine visible s'il n'eût été éclairé d'une manière très distincte et très épongeable par deux yeux brillants comme l'acier, desquels se dégageait précisément cette terrible lumière—dite astrale—dont les rayons aigus commencèrent de faire trembler la reine comme une petite plante sous le givre d'une nuit d'hiver.

La demoiselle vêtue à l'antique tenait en ses mains diaphanes un miroir de bronze. Et la reine sentit bien qu'une force surnaturelle la contraignait à regarder le miroir de bronze. Alors, en claquant des dents, elle le regarda.

Sur le métal poli elle discerna des images vraiment étranges: au milieu des vieux burgs et des villes florissantes, elle vit lentement croître une aigle noire éployée dont les deux têtes étaient couronnées d'un cercle d'or... Démoustrément la "Bête" grandit et démesurément aussi grandirent les cercles d'or, qui prirent peu à peu la forme impériale de la couronne de Charlemagne.

Alors la reine sourit d'orgueil dans sa terreur, car elle comprit à quelle dignité seraient appelés les princes sortis de ses flancs.

Cependant un frisson croissant tombait sur ses épaules. Mais le regard de plus en plus aigu du spectre l'attirait en une hypnose.

Visions nouvelles. Images bizarres. Était-ce un champ clos, était-ce la carte de l'Europe? La reine ne savait... Mais, tandis qu'un étrange murmure semblait passer frémissant derrière les tapisseries, elle vit, arrogante et fière, l'aigle noir se dresser sur un roc. A ses côtés de dressait plus chétive l'aigle impériale des anciens marquis d'Autriche... Et d'autres animaux encore se tenaient aux côtés de celle-ci. Mais c'était des bêtes sauvages, peu nobles et non point héréditaires, venues sans doute des pays de l'Orient... Une âcre odeur de sang flottait dans la chambre... Un sourire indéfinissable errait sur les lèvres pâles de la Dame blanche, le froid devenait terrible sous ses yeux d'acier qui clouaient la reine en une pose extatique. Le murmure se faisait plus distinct dans la chambre hantée. C'était comme des appels lointains de blessés, comme des cris de malédiction des mourants... Et cette fois, sous la froide lumière, du sang gelaît, sembla-t-il, jusque sur les draps de Sa Majesté la reine Sophie-Louise.

EDWARD BOK



Voici la photographie de l'homme qui a offert, il y a quelques temps, \$100,000 à la personne qui offrirait la meilleure solution pour le maintien de la paix du monde. Il est certain que des solutions par centaines seront soumises au comité officiel de décision.

pard d'outre-mer et autres animaux héraldiques de vaillant estoc.

Les yeux fixes, la bouche sèche, le cœur bondissant, Sophie-Louise assista dans l'horreur à une lutte terrible et sans merci. Puis à mesure que ses forces l'abandonnaient elle comprit; et elle sombra dans la détresse et l'épouvante...

Sur le miroir de bronze les aigles impériales se débattaient maintenant. Leur tête s'inclinait en des soubresauts convulsifs; elles épousaient leurs forces, perdaient leur sang... La défaite menaçait les bêtes de carnage.

Humiliation suprême: à voir le front déprimé, l'œil féroce qui lentement s'éteignait, le cou tendu, en une agression suprême, de l'oiseau des Hohenzollern, la reine comprit—pour la première fois—que, loin de personifier la noblesse, ce rapace était la vieille image maudite de la Rapine et de la Proie.

Elle voulut pleurer. Mais je ne sais par quel sortilège le regard triomphant de la Dame blanche, ennemie des Hohenzollern, contraignit Sophie-Louise de Mecklenbourg-Grahov, reine de Prusse, à demi-morte de terreur, de douleur et de froid, à éclater d'un rire strident.

Elle rit pendant la nuit tout entière et, à l'aube, elle mourut folle.—André de Maricourt.

C'EST L'HEURE OU LE SOLEIL...

C'est l'heure où le soleil baisse la terre en pleurs;

Dans le jardin de mai ruisselant de couleurs,
L'hosannah des parfums sort de l'âme des fleurs;

Sur l'iris, coupe sombre où dorment des magies,

Sur la pivoine lourde et ses pourpres orgies
La glycine suspend de mauves élégies;

Comme un agreste accord venu des bois lointains,

Le tintement léger des muguetts argentins
Se marie aux pipeaux des menthes et des thym;

Romance de jadis aux grâces surannées,
Doux menuet qui chante au lointain des années,

La glycine à l'odeur des tendresses fanées;

Dans l'allegro fougueux des enivrants lilas
Dont frissonnent les luths aux murs blancs des villas

Bat le rythme inquiet des désirs jamais las;

Tandis que l'iris grave et la rose délatante

Sur les violons d'or de la lumière ardente
Modulent largement leur solennel andante;

Et bientôt, du jardin, roi svelte et nonchalant,

Le lis élève son calice tremblant
Sur le concert des fleurs comme un point d'orgue blanc.

—Suzanne Renaud.

LA DELEGATION DU "BON VOULOIR"

Paris.—Les délégués du "Bon Vouloir" de New-York qui font actuellement un tour de France, ont visité les villages dévastés de Torcy, Bouches et Belleau, qui marquent les étapes successives des troupes américaines à la poursuite de l'ennemi en 1918. Elles se sont rendues au cimetière où reposent près de deux mille soldats américains, et sous la conduite des autorités militaires françaises, elles ont parcouru le vaste bois où l'on a encore conservé de nombreux souvenirs des combats auxquels leurs compatriotes ont prié d'être inspiré par l'austérité.

Vers la Sobriété

Le ministère du Travail, en France, vient de publier le rapport d'une enquête à laquelle il s'est livré auprès des chambres syndicales patronales des divers corps de métier pour savoir si l'alcoolisme était ou non en décroissance dans la population ouvrière française.

Les réponses sont concluantes; presque toutes s'accordent pour déclarer que l'alcoolisme est en train de disparaître dans les milieux ouvriers.

Notez bien que ce sont des témoignages mêmes des patrons qu'il s'agit, et, par conséquent, qu'ils ne sont guère susceptibles d'être incriminés de partialité.

Dans le "bâtiment," les patrons déclarent que leurs ouvriers boivent moins, qu'ils ne font plus le lundi. Ceux de la charpente affirment que "l'amélioration de la mentalité ouvrière est indiscutable."

Dans la peinture, on ne fête plus le lundi et on ne constate plus de renvois pour ivresse. "Les ouvriers ont le mépris de celui d'entre eux qui s'enivre, et le type, assez fréquent autrefois chez les peintres en bâtiment, de l'ouvrier buveur et godaillieur a complètement disparu..."

Dans la plomberie, dans les métaux, mêmes constatations: on fête de moins en moins le lundi.

Chez les camionneurs, qui, pourtant, plus que tout autre sont exposés aux tentations, ayant des offres fréquentes de se rafraîchir sans bourse délier, sur l'invitation des clients, même penchant à la sobriété, "nombreux, dit le rapport, sont les livreurs qui refusent les offres de boisson."

Dans le livre, les patrons constatent qu'il n'y a plus d'ivrognes; les habitudes et traditionnelles tournées, chez les imprimeurs et les pressiers, ont disparu; elles ne sont plus que des exceptions.

Enfin, chez les mégisiers, la tempérance est de règle.

Ces témoignages des patrons, si concordants, ne peuvent laisser de doute sur la situation dans les milieux ouvriers: il y a une amélioration énorme et l'alcoolisme est en train de disparaître.

D'une façon générale les patrons sont unanimes à reconnaître que c'est surtout dans la jeune génération de travailleurs que sont décisifs les progrès à cet égard. Les rares ouvriers demeurés fidèles aux vieilles habitudes d'intempérance, les "pivoires," ont tous dépassé la quarantaine.

Concurremment, les rapports patronaux constatent que les ouvriers sont devenus plus économes, qu'ils ont une meilleure tenue et témoignent d'un accroissement sensible du sentiment de leur dignité.

Ce sont là les effets manifestes d'un retour à des habitudes plus tempérantes.

Il faut se réjouir, pour l'avenir de la France, de ces constatations concordantes des patrons consultés officiellement.

Quant aux causes, elles sont nombreuses sans doute et variées, mais il semble bien, et c'est l'avis du ministre du Travail, que l'élévation du prix de l'alcool a largement contribué à ce résultat.

Quoi qu'il en soit, les prohibitionnistes intransigeants des États-Unis et des environs pourront faire leur profit de cette enquête qui enregistrera les heureux effets de la sobriété librement pratiquée par l'ouvrier français.

Suivant les conclusions d'un de nos confrères parisiens, "les mystiques de la contrainte" pour ainsi dire, ne sont pas de ceux qu'on peut convaincre.—Presse, Montréal.

LES REGIONS DEVASTÉES

Paris.—M. Reibel, ministre des régions dévastées, a affirmé au cours d'une discussion à la Chambre sur la question des "Dépenses recouvrables," un des articles du budget, que "la légende représentant la France comme conservant ses ruines de guerre comme une blessure incurable doit être détruite par les statistiques."

Il a cité des chiffres à l'appui pour prouver que la France ne se sert pas de ses régions dévastées comme un infirme de ses difformités pour attirer la sympathie et il a dit que sur 3,306,000 hectares de terres cultivées, saccagées par la guerre, 3,150,000 hectares sont de nouveau en culture.

Des 741,000 maisons détruites pendant la guerre, 500,000 ont été reconstruites. Sur les quatre millions d'habitants de ces régions avant la guerre, chiffre qui a été diminué de deux millions, tous excepté 400,000 sont revenus. Le ministre a ajouté que les régions libérées avaient rapporté 620 millions de taxes en 1919; un milliard 250 millions en 1920; un milliard 640 millions en 1921; un milliard 900 millions en 1922, et on estime que trois milliards seront payés en 1923.

AUSTERITÉ FASCISTE

Rome.—Un ordre a été émis en vertu duquel les membres du parti fasciste qui assistent aux cérémonies patriotiques, doivent s'abstenir de participer aux banquets. On considère ces derniers comme contraires à la dignité du parti fasciste qui doit être inspiré par l'austérité.

GUILLERMO M. PEREIRA



Les méthodes d'inspiration aux États-Unis dans les écoles privées comme dans les collèges méritent d'être étudiées par toutes les nations de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud, d'après cet instituteur, qui est de retour de la conférence internationale de professeurs de collège à Oakland, Californie.

De Nobles Traditions

Paris.—A la dernière séance de l'Académie des sciences coloniales, M. Albert Sarraut, ministre des colonies, a défini de la façon suivante la conception française de la colonisation: "Notre conception actuelle de la politique coloniale est contenue dans ce postulat qui est la base de la doctrine française:—La colonisation n'est pas simplement ou plutôt n'est plus une opération favorisant une seule partie des intéressés, conquête et accomplie seulement pour le bénéfice du colonisateur ou du conquérant en quête de marchés, de postes de commerce ou de points stratégiques. La colonisation est basée essentiellement sur les principes humanitaires.—Si le colonisateur a droit, d'un côté, à des profits légitimes de plusieurs sortes, il doit, d'un autre côté, considérer que la colonisation ne devrait pas enrichir seulement sa nation, mais qu'elle devrait être profitable à tout le monde et tendre à développer et augmenter sa richesse matérielle et morale. Un tel développement devrait aussi être pourvu en coopération étroite avec les races gouvernées selon des principes humanitaires par les nations colonisatrices. Comment en sommes-nous venus à cette définition puissante, pas plus que les autres, nous n'avons d'abord une politique coloniale bien définie, claire et digne de ce nom? Au commencement de la colonisation, il y avait simplement une "prise de possession." C'était le système du "pacte colonial." Les devoirs humanitaires à l'égard des populations coloniales se manifestèrent plus tard, lors de la vision bien nette de l'unité de la famille humaine. C'était simplement un acte de charité, plus ou moins bien fait, selon les traditions religieuses ou civiques de chacun des colonisateurs. Mais presque partout, sinon partout, le dogme de l'inégalité des races prévalait; les deux idées de races permanentement inférieures et de la domination des races dites supérieures. Selon le tempérament du conquérant, nous trouvons dans les possessions d'outre-mer des races sous tutelle ou nous trouvons le négrier ou le tyran.

"Je dois déclarer, à l'honneur de notre pays et pour rendre hommage à la liberté, que, dès les premiers débuts de son activité coloniale la France a emporté avec elle, dans tous les endroits où elle a étendu son domaine, la France a emporté, dis-je, comme un symbole de son génie, une tradition: d'humanité et de justice, inspirée par son tempérament, par l'esprit chrétien et par l'absence totale de préjugés de race ou de couleur. J'écrivais, un jour, que notre politique coloniale pourrait être définie de cette manière: "La déclaration des droits de l'homme interprétée par saint Vincent de Paul."

"Je vous ai retrouvé du reste aussi jeune que je vous ai quitté, aussi douce, aussi vivante et aussi bonne. J'ai reçu des nouvelles fraîches de mon voyageur en Afrique. Il est très content, sauf qu'il pleut et qu'il fait froid par là-bas.

"Ici, on crie après la sécheresse. Il paraît que tout est à l'envers dans ce monde. Et voilà M. de Cavour qui le quitte au plus beau et au plus nécessaire moment de sa vie! C'est un vrai malheur, cela, et nous en sommes tous consternés..."

"Manceau me charge d'abord de vous présenter tous les profonds respects d'un "parfait gentilhomme," ensuite d'entretenir la mémoire de la "signorina" dans l'art des gaufres. Me voilà bien embarrassé, car je n'y entends goutte. J'aime mieux embrasser cette jeune princesse qui n'aura jamais les allures d'une parfaite cuisinière et que je dispense bien de les avoir. J'embrasse aussi son frère à condition qu'il mette ses chiens à la raison, et je m'embrasse pas Bulos, c'est sa faute, il mange avec des bêtes, et il doit être plein de puces..."—Marie-Louise Pailleron.

LE TRUST NORTHCLIFFE TRIPLE SES BENEFICES
Le trust Associated Newspapers, dont les actions ont pour la majeure partie été acquises par lord Rothermere, après la mort de lord Northcliffe termine son exercice annuel au 31 mars 1923 par un bénéfice net de £80,000 l. st. contre 224,000 l'année précédente. Le dividende sera porté de 15 à 35 pour 100.

Les besoins de papier du trust étant en accroissement constant, la direction est décidée à agrandir considérablement ses fabriques de papier et notamment l'Anglo Newfoundland Development Company, produira, dès l'automne 1923, 75,000 tonnes de papier par an. On sait qu'à ce trust appartiennent le "Times," le "Daily Mail," l'"Evening News," le "Daily Mirror," etc.

Souvenirs Littéraires

GEORGE SAND EN SAVOIE
Réconciliée avec François Bulos, George Sand accepte l'hospitalité qui lui est offerte, en Savoie, par le directeur de la "Revue des Deux Mondes."

Le Berry de Georges, ses "coteaux modérés," comme dit Sainte-Beuve, ses prairies vertes coupées de ruisseaux, ses champs ordonnés, voilà ce qu'elle aime par-dessus tout; n'est-elle pas, elle-même le beau fruit lourd de cette contrée paisible?

La Savoie est bien différente; elle a des montagnes hautes, des vallées profondes, des torrents qui subissent entre des rochers noirs, sa lumière est étalante, et l'air pur qu'on y respire coupe comme une lame. George s'y plairait-elle?

En avril, lorsqu'elle quitte Toulon, elle prévient pourtant Mme Bulos: "Il est possible qu'à Lyon je prenne le chemin de fer et que j'aille faire un tour de votre côté..." Mme Bulos doit arriver en Savoie le 2 mai, qu'elle renvoie George:

"A quelle distance ses amis sont-ils de Chambéry? Où trouve-t-on des voitures? Je tâcherai donc d'aller vous voir dans votre résidence, mais il ne faut rien changer pourtant à vos projets... Vous savez que je suis une bonne femme, qu'il n'y a pas de cérémonie à faire avec moi, et que si vous n'êtes pas installée encore, vous pouvez m'envoyer coucher, moi et mes deux acolytes, à l'auberge du village voisin. Le but, c'est de vous serrer les mains, tout en admirant votre belle Savoie. Quant au gîte, la vie que je mène depuis trois mois ne me fait pas regarder une nuit d'auberge de plus ou de moins comme une considération quelconque dans le voyage..." Quelques jours après, elle affirme encore: "Je dors partout, je mange de tout, et fusiez-vous au bivouac, je ne ferais pas la grimace. Je vois que votre bivouac est déjà sybaritique, mais il faudrait qu'il ne le fût guère pour n'être pas meilleur que les lits provençaux où pourtant je ne fais qu'un somme... Mes compagnons de voyage sont Manceau, mon ami et celui de Maurice depuis tantôt douze ans d'intimité, et Marie, une grande berri-chonne que j'ai élevée, qui est la gouvernante de mon intérieur et une sorte de fille pour moi. Je l'ai soignée malade, elle me l'a bien rendu. Ce n'est qu'une paysanne mais d'une nature si distinguée et si réservée qu'elle vous intéressera comme un "type..." Maurice est en Afrique..."

Et George vient en Savoie visiter les Charmettes qu'elle n'oubliera plus, pousse même jusqu'au lac du Bourget; elle est si enthousiasmée du château de Bourdeau, posé à pic au-dessus de ses eaux, qu'elle y fera naitre quelques mois plus tard "Mlle la Quintinie."

Malheureusement, le temps n'a pas souri à la voyageuse, les montagnes se sont encapuchonnées de nuages, elle n'a pas vu le ciel pur de mai, pourtant elle a gardé de ce rapide passage des visions de beauté qui hantent son souvenir; de retour à Nohant elle écrit à Mme François Bulos, le 12 juin:

"Chère Christine, nous voici revenues dans notre Berry, si plat, si pauvre, si pauvre homme en comparaison de votre admirable pays, et dans notre Nohant qui fait bien de se cacher dans des arbres n'ayant rien de beau à voir au delà... Mais ce paradis terrestre de la vallée de Chambéry me reste dans la tête comme un rêve, et j'y retournerai bien sûr pour aller voir ce qu'il y a derrière toutes ces montagnes que les nuages m'ont tant disputées."

"Ca m'a fait grand bien et grand plaisir de vos revoir, chère amie, au milieu de vos grands enfants, après vous avoir laissée au milieu de leurs berceaux; vous voilà à l'âge de la récompense, et votre charmante fille, ainsi que votre Loulou, qui a l'air si bon, vous dédommagent du grand souci de l'élevage."

"Je vous ai retrouvé du reste aussi jeune que je vous ai quitté, aussi douce, aussi vivante et aussi bonne. J'ai reçu des nouvelles fraîches de mon voyageur en Afrique. Il est très content, sauf qu'il pleut et qu'il fait froid par là-bas.

"Ici, on crie après la sécheresse. Il paraît que tout est à l'envers dans ce monde. Et voilà M. de Cavour qui le quitte au plus beau et au plus nécessaire moment de sa vie! C'est un vrai malheur, cela, et nous en sommes tous consternés..."

"Manceau me charge d'abord de vous présenter tous les profonds respects d'un "parfait gentilhomme," ensuite d'entretenir la mémoire de la "signorina" dans l'art des gaufres. Me voilà bien embarrassé, car je n'y entends goutte. J'aime mieux embrasser cette jeune princesse qui n'aura jamais les allures d'une parfaite cuisinière et que je dispense bien de les avoir. J'embrasse aussi son frère à condition qu'il mette ses chiens à la raison, et je m'embrasse pas Bulos, c'est sa faute, il mange avec des bêtes, et il doit être plein de puces..."—Marie-Louise Pailleron.

MOYEN FACILE</